

Les Débuts de Notre Société Nationale

Le 24 juin 1834.—La St-Jean-Baptiste de Québec en 1842 et 1843.—La tempérance.—Un sermon de M. Chiniquy.—Liste de toasts.—MM. J. C. Taché et P. J. O. Chauveau.—Un parallèle.—Deux discours.—A la jeunesse et à la France.

On a déjà raconté, les débuts de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec. Cependant, en feuilletant nos vieux journaux, nous avons trouvé à glaner encore quelques épis dans le champ fertile des souvenirs, et d'ailleurs, les évocations patriotiques ne sont-elles pas de celles dont on peut dire: "bis repetita placent."

La société Saint-Jean-Baptiste de Montréal avait été fondée par Ludger Duvernay, en 1834. Le 24 juin de cette année, un banquet de soixante-couverts environ eut lieu dans le jardin de M. McDonnell, avocat, sous la présidence de M. Jacques Viger. En 1835 et en 1836, il y eut encore à Montréal, des banquets de même genre, sous la présidence de M. Denis-Benjamin Viger. Puis survinrent les sombres jours, les jours de deuil, de larmes et de sang que nos pères eurent à traverser en 1837 et en 1838. L'échafaud eut ses victimes, la terre d'exil eut ses proscrits. Duvernay lui-même dut s'exotier pour sauver sa tête. Pendant plusieurs années il ne fut plus question de chômer la fête nationale. Les blessures étaient encore trop cruelles et les plaies trop saignantes.

Cependant, lorsque les lois d'exception eurent été remplacées par une constitution nouvelle, lorsque le régime de l'Union, créé pour nous assurer,—eût commencé à fonctionner, les Canadiens — Français de cette époque, sentirent le besoin de se grouper, de concentrer leurs forces, de réunir en un faisceau puissant les énergies nationales pour résister aux périls qui nous menaçaient de toutes parts. Cette fois, le mouvement commença à Québec. Le 16 juin 1842, le "Fantasque", de satirique et impérieuse mémoire, publiait les lignes suivantes:

"Vendredi de la semaine prochaine, 24 juin, est le jour consacré au patron que les Canadiens ont adopté, et cependant nous ne voyons pas qu'il soit fait aucun préparatif pour le fêter dignement et d'une manière nationale. Notre apathie pour tout ce qui pour rait tendre à réunir tous les Canadiens sous une commune bannière est vraiment déplorable, cependant nous ne désespérons pas de voir revivre cette fête que Montréal a célébrée deux fois d'une manière si brillante, lors des beaux jours de patriotisme. Il est trop tard maintenant pour monter une célébration sur un grand pied à Québec; mais il nous semble, cependant, qu'avec un peu de bonne volonté, on pourrait organiser un modeste banquet en famille, auquel se joindraient ceux de nos citoyens qui tiennent à voir léguer à ceux qui nous suivront quelque gage de nationalité. Nous le répétons, il y a encore assez de temps pour faire une petite fête. A Montréal, il n'a fallu qu'un ou deux jours à M. Ludger Duvernay.

"Si la jeunesse veut profiter de cette occasion pour se montrer encore une fois, tous les jours de s'exprimer, car le temps est court. Ceux qui seraient disposés à célébrer la St-Jean-Baptiste par une réunion à la portée de tout le monde, sont priés de laisser leurs noms à ce bureau, d'ici à samedi prochain."

M. Aubin publiait est entretenu dans son journal, sept jours seulement avant le 24 juin. Cependant, on se mit à l'œuvre avec entrain. Le dimanche 19 juin, une assemblée assez nombreuse se réunissait à l'hôtel de tempérance de M. Maheux. Le Dr Baray était appelé au fauteuil et exposait le but de la réunion. Puis étaient adoptées des résolutions ayant pour objet de créer une association nationale sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste, et de célébrer le 24 juin par une messe et un banquet. M. Aubin fut nommé président de l'association. M. Aubin, vice-président; MM. Rhéaume et Huston furent nommés secrétaires.

Le 24 juin 1842, conformément au programme improvisé en deux ou trois jours, il y eut procession, messe solennelle à la cathédrale, et le soir, banquet au "City Hotel". Des discours y furent prononcés par MM. Baray, Caron, Chauveau, Cauchon, Belleau, Etienne Parent, Derome et autres. Le matin, le sermon avait été prononcé à la cathédrale par M. Chiniquy, qui était réservé à une si retentissante et si infamante renommée. "M. l'abbé Chiniquy a prêché à la messe, ce matin," disait le "Canadien", "il a dérivé un sermon patriotique sur la tempérance, cause à laquelle il travaille avec un dévouement si méritoire depuis longtemps." La tempérance était, en ce moment, à l'ordre du jour. Au banquet, point de liqueurs fortes. On fit dans le compte rendu publié par le "Canadien" du 27 juin: "Les amis de la tempérance apprendront avec plaisir qu'on n'est bu à ce repas aucune boisson enivrante; la limonade, la bière de gingembre, la bière d'épave et le sirop de citron ont fait tous les frais du boire, et l'on s'est amusé tout aussi bien, mieux peut-être, que si le vin eût réussi à flots sur la table; et le lendemain, l'on n'a pas eu à payer les effets d'une veillée par aucun malaise aucune indisposition." Cette célébration de 1842 n'était toutefois qu'un impromptu. Au cours de l'article que nous venons de citer, le "Canadien" disait: Dans quelque temps, dans quelques jours, nous l'espérons, il va être pris des démarches pour organiser sur une plus large base la société Saint-Jean-Baptiste, qui n'est encore qu'un provisoire." L'espoir exprimé par M. Etienne Parent dans son journal, se réalisa bientôt. Au mois d'août, les journaux de Québec publièrent des avis par lesquels on convoquait une assemblée pour "la réorganisation de la société Saint-Jean-Baptiste." Cette assemblée eut lieu le 3 août. Elle fut présidée par M. François Buteau, et M. Michel Tessier agit comme secrétaire. Le 17 août eut lieu une nouvelle réunion présidée par M. René-Edouard Caron, à laquelle fut adopté le "plan d'organisation et de règlements" de la société. Enfin, le 31 août, l'association fut définitivement constituée, et les messieurs suivants

étaient choisis pour agir comme ses officiers-généraux: Président, l'honorable R. E. Caron; Président-adjoint, Dr Baray; Trésorier, Louis Massue; sous-trésorier, F. X. Méthot; secrétaire-archiviste, N. J. Aubin; commissaire-ordonnateur, L. G. Baillargé. D'autre côté, on considérait que la fondation véritable de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec ne date que de cette assemblée de 31 août 1842, ou faut-il la faire remonter à la réunion du 19 juin précédent? Le nouveau président, M. René-Edouard Caron, semblait incliner pour le premier sentiment, lorsqu'il prononçait les paroles suivantes au banquet de 1843:

"Quelques-uns de nos jeunes concitoyens plus énergiques, plus courageux, plus hardis que les autres, sautant avec gaieté par-dessus les difficultés et les obstacles qui jusque-là nous avaient arrêtés, ont à la fin réalisé l'objet de nos desirs en improvisant, l'an dernier, à la veille même du jour où devait être célébrée notre fête nationale, une association qui, quoique temporaire et préliminaire, de l'aveu même de ceux qui l'avaient formée, a eu l'effet de donner naissance à notre société actuelle, que nous pouvons regarder aujourd'hui comme parfaitement et complètement organisée."

D'un autre côté, l'association improvisée en juin 1842, toute "temporaire et préliminaire" qu'elle eût été, n'en avait pas moins "donné naissance à la société actuelle." Cette question peut paraître assez oiseuse aujourd'hui; mais il nous semble difficile de ne point reconnaître le bien fondé de la tradition qui proclame le Dr Baray, MM. Aubin, Taché, Plamondon, Rhéaume, et tous ceux qui ont pris part avec eux à l'assemblée du 19 juin 1842, comme les fondateurs de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec.

L'année suivante, la célébration de la fête nationale eut lieu ici avec plus de pompe et de succès. Cette fois on avait eu le temps de se préparer, et il y eut. Nous n'entendons pas donner un compte-rendu de cette démonstration patriotique. On nous permettra seulement de nous arrêter à deux des discours prononcés au banquet du 24 juin 1843, parce que leurs auteurs étaient destinés à fournir une glorieuse carrière, à briller dans les lettres, la politique, à atteindre, et à sommet, intellectuels auxquels bien peu de leurs émules d'ailleurs ont su parvenir. Nous voulons parler de MM. J. C. Taché et P. J. O. Chauveau.

La liste des toasts était longue et soignée, comme dans tous les banquets de l'époque. Nous la transcrivons à cause de son parfum d'archaïsme: 10. La Saint-Jean-Baptiste et tous ceux qui la célèbrent, le président, M. Caron, 20. Sa Majesté la Reine Victoria; 30. A la mémoire de sir Charles Bagot; 40. A Son Excellence sir Charles Metcalfe; 50. A la patrie; 60. Au clergé canadien; 70. A nos frères exilés, D. Baray, 80. Au gouvernement responsable, M. Glackmayer, 90. Aux autres sociétés Saint-Jean-Baptiste, 100. Aux autres sociétés de bienfaisance, 110. A l'agriculture et à l'industrie du pays, 120. A la jeunesse de tous les pays, Chs Taché, 130. A la presse libérale, N. F. Belleau, 140. A la France, pays de nos ancêtres, P. J. O. Chauveau.

MM. Chauveau et Taché étaient alors de tout le monde. Le premier avait vingt-trois ans, le second vingt-deux. Compagnons d'études, ils étaient très liés et en même temps très dissimulés par le caractère et le talent, comme leurs camarades d'ailleurs l'ont surabondamment démontré. M. Taché était ardent, primesautier, un peu abrupte; M. Chauveau était modéré, médiatif, et d'un commerce aimable. L'un était entier dans ses idées, l'autre conciliant dans ses vues. Le premier avait plus de vigueur, le second plus de charme. Le style de M. Taché brillait par l'énergie, l'originalité, le pittoresque de l'expression; celui de M. Chauveau par l'harmonie, la correction, l'atticisme des termes. Tous deux avaient l'esprit; mais celui de M. Taché était plus spontané, et celui de M. Chauveau plus apprêté. L'érudition de l'un et de l'autre devint fort étendue elle embrasse une foule de sujets divers; et si l'on voulait la caractériser chez chacun d'eux par un trait spécial on pourrait dire qu'au zénith de leur carrière, chez le premier, elle était surtout scientifique, et chez le second surtout littéraire, sans être confinée ni chez l'un ni chez l'autre, dans la science ou les lettres. M. Taché avait un tempérament de polémiste, M. Chauveau, un tempérament d'académicien. Celui-ci, n'eut pas le don oratoire; celui-ci le posséda à un degré éminent, et cette supériorité contribua puissamment à établir et accroître sa réputation. Ces deux hommes distingués brillèrent par la même intégrité, par les mêmes vertus chrétiennes; animés d'une foi vive, ils n'en rougirent jamais devant les hommes; ils vécurent et moururent en croyants. Leur droit de ces deux nobles figures.

Nous avons dit que le don oratoire manquait à M. Taché, tandis que la Providence l'avait départi à M. Chauveau. Cependant, le discours que le premier prononça au banquet de la Saint-Jean-Baptiste, en 1843, n'était dépourvu ni de souffle ni de mouvement. Au contraire, il était plutôt exubérant d'enthousiasme et de lyrisme. Nous allons le reproduire, à titre de curiosité littéraire. L'exhumation des premières productions, oubliées ou inconnues, des écrivains d'aujourd'hui, nous a toujours paru un vil intérêt.

M. Taché était appelé à répondre à la santé de la jeunesse. Il s'en acquitta de la manière suivante: "Espérons et aimons, a dit l'apôtre "des libertés du peuple, l'espérance admet tout, et l'amour rend toutes choses possibles."

"Et la jeunesse, amis, n'est-ce pas l'âge de l'amour, n'est-ce pas l'âge des plus douces espérances, ici aimer est un besoin; le cœur plus chaud avec plus de force, l'homme aime son pays, ses frères, sa belle, et cet amour est pour lui un culte, une religion, bouillant d'amour, il est brillant d'espérance; il désire beaucoup et se confie toujours, le sentiment de sa force, de son courage, l'énergie de sa volonté ne lui laissent rien apercevoir d'impossible. (Applaudissements.)

"Le doute est pour lui un supplice, il ne sait pas douter, il ignore la crainte; vous le voyez fronder les préjugés, braver les puissances, courir le premier partout où il y a du bien à faire, du mal à détruire. (Applaudissements.)

"Quand les peuples fatigués de combattre, vont sur leurs lauriers goûter un repos mortel, c'est la jeunesse qui, toujours active, toujours affamée de gloire, crie et s'élance vers de nouvelles victoires au salut de la patrie. (Applaudissements.)

"Je ne parle pas de cette jeunesse, heureusement peu nombreuse qui use sa vie dans les frivolités, laisse dormir son intelligence et éveille son corps; je parle de cette jeunesse que vous voyez sortir de l'atelier, du cabinet pour courir au temple, que vous voyez au forum, dans nos écoles, dans nos luttes, prier avec le peuple, aimer avec lui, espérer avec lui, pleurer avec lui, bondir quand il est heureux, frémir et s'emporter quand il est menacé et tonne. (Applaudissements.)

"Telle est la jeunesse du Canada. Demandez à ce jeune homme où il court, il vous dira: "Je vais combattre pour Dieu et les autels de la patrie." Vous l'avez vu cette jeunesse se mêler à tout ce qu'il y a de grand et de beau.

"Cette société Saint-Jean-Baptiste, avec ses bannières, ses lances, ses drapeaux, si belle qu'il n'est personne qui ne désirât d'être canadien aux jours de ses fêtes, si grande qu'elle fit faire tous ses ennemis par le sentiment qu'ils ont de leur faiblesse et de leur puissance, qui l'a créée? (Applaudissements.)

"Cette société littéraire où l'on va puiser la pensée, s'enrichir sans monopole, donner sans s'appauvrir, qui la compose? (Applaudissements.)

"Cette autre association qui sans enseigner, sans fêtes, sans bruit, a pour mission de détruire le luxe étranger qui dévore le sein de la terre et l'a rêvée, qui en a exécuté le projet? (Applaudissements.)



MGR BÉGIN, CHANCELIER DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

"Briante jeunesse, tournez ta carrière; qu'importe que le chemin soit poudreux, qu'importe qu'il soit semé d'épines, qu'importe que des vils ennemis hurlent à la lisière du bois, puisque là-bas, au bout du sentier, pas très loin peut-être est un lieu de repos, une eau vive, et les concerts, la voix d'un peuple qui va crier: "Honneur à eux, ils ont vaincu!" (Applaudissements.)

"Ombres des héros de Carillon, tressaillez, vainqueurs de Châteauguay, n'allez pas pleurer sur vos cheveux blanchis, car vous vivez dans vos descendants. (Applaudissements.)

"Hommes de tous les âges, tendez la main à ces jeunes soldats, ne sont-ils pas vos fils, vos neveux?"

"O ma patrie! souris à tes jeunes enfants, car ils t'aiment beaucoup et feront pour toi de grandes choses! (Applaudissements.)

"Et toi, liberté, source de vie et de bonheur, seras-tu insensible aux soupirs de tes fils? Oh! non, non; aux transports qui agitent mon cœur, je vois, je sens, que sur les campagnes du Canada luit aujourd'hui l'aurore de l'indépendance. (Applaudissements.)

Comme on le voit, elle était très jeune cette réponse au toast proposé en l'honneur de la jeunesse. M. Taché n'avait alors que vingt-deux ans. Nous qui l'avons connu aux heures de sa maturité, nous trouvons un charme à son langage et à sa façon de parler. C'est un jeune homme qui a été élevé dans la science, qui a étudié les sciences, qui a chanté toutes ces illusions de l'âge heureux qui ne connaît pas l'incertitude, et qui semble tendre l'avenir dans les embrassements de ses ardentes aspirations. Ce discours de la vingt-deuxième année nous a révélé un Taché inconnu, et a jeté pour nous un jour nouveau sur la période de sa formation intellectuelle et politique.

Le programme du banquet contenait ce toast, jamais oublié: "A la France, pays de nos ancêtres," avec ce commentaire: "Nous devons un souvenir à la terre qui nous léguera nos institutions, notre langue et nos lois." M. Chauveau, âgé de vingt-trois ans, était chargé d'y répondre. Ce qui avait caractérisé ses débuts dans la vie active, c'était surtout la précocité. Né en 1820, à seize ans, il avait terminé ses études classiques au Séminaire de Québec. A dix-huit ans il avait commencé à écrire dans les journaux, et publié sur "l'insurrection" une pièce de vers empreinte d'un chaud patriotisme. A vingt-un ans, le barreau lui avait ouvert ses portes. En 1841, sa pièce sur l'Union: — "Le jour des banquiers," — vivante et pleine de souffle malgré ses imperfections de facture, avait fait vibrer tous les cœurs. En 1843, il était depuis quelque temps le correspondant du "Courrier des Etats-Unis."

Comme on le voit, M. Chauveau avait déjà acquis quelque renom, quand il se leva pour répondre au toast à la France, le 24 juin 1843.

Voici comment débuta le jeune orateur:

"M. le président. — Le sentiment que vous venez de nous proposer, et auquel vous avez bien voulu m'appeler à faire écho, est un de ceux qui sont inhérents à l'humanité. Pour tous les peuples produits de l'émigration, le souvenir de la terre des aïeux a toujours été une relique sacrée conservée au milieu de toute leur vénération, de tout leur amour. Il y a près de deux mille ans, qu'un poète a dit: "La où sont la religion, les mœurs, le langage, là est la patrie." Depuis ce temps, ce grand adage n'a pas reçu de l'histoire un seul démenti. Comme au temps d'Enée, les colons aiment encore à donner aux montagnes, aux fleuves, aux cités de leur pays adoptif, les noms chrétiens de leurs ancêtres. De toutes les nations diverses qui couvrent cette terre d'Amérique, vaste et vivante mosaïque où se croisent et s'agitent les religions, les mœurs, les langages et tous les peuples de l'Europe, il n'y en a pas une seule qui ne veuille renier son origine, pas une qui ne consacre exclusivement un jour au moins dans l'année au sentiment national.

Messieurs, nous ne pouvons pas rester en arrière d'aussi beaux exemples. Et, Dieu merci, nous le suivons, nous le croisons, noblement! Cette fête à laquelle tant de Canadiens prennent part aujourd'hui, c'est, messieurs, deux grandes choses dans une seule. C'est d'abord un tribut d'amour et d'espoir au pays que nous habitons, et ce Canada noble et vigoureux contrée, qui, malgré ses revers, tiendra bien à l'avenir tout ce qu'elle lui a promis. C'est ensuite un tribut d'amour aussi à la belle France le pays de nos ancêtres, qui pour être la première nation du monde n'a qu'à demander à l'avenir de se modeler sur son passé. (Applaudissements.) Messieurs, ce culte du passé est indifférent pour tout le monde; mais pour nous il est glorieux, il est fécond en grands enseignements. La France nous a laissés ses souvenirs dans tous les genres."

L'orateur évoquait ensuite avec éloquence ces souvenirs: Souvenirs de gloire monarchique, souvenirs de gloire républicaine, souvenirs de gloire littéraire, souvenirs de gloire oratoire, souvenirs de gloire artistique, souvenirs de gloire militaire. Puis il s'écriait avec une ferveur enthousiaste:

"On a osé dire que nous ne pourrions nous targuer de tous ces vieux souvenirs, que nous étions nés dans la nôtre, que nous étions dégénérés! Ceux qui l'ont dit prétendaient-ils que nous soyons déçus pour nous être mêlés avec eux? Je ne le crois pas. (Applaudissements.) En mettant en commun les grandes qualités de leurs ancêtres, les descendants des deux plus grandes nations du monde ne sauraient qu'y gagner. Nous, des Français dégénérés! Mais, Messieurs, ce n'est pas croyable. C'est une absurdité! Par tout l'horizon française se traîne d'elle-même vous la reniez qu'elle parlerait plus fort que vous. D'ailleurs il y a une vieille devise française qui le dit: "Bon sang ne peut mentir." (Applaudissements.)

"C'est une observation que tous les voyageurs, tous les historiens ont faite. Les populations que la France a laissés derrière elle sur les divers points du globe se conservent et se développent malgré tous les obstacles. "Si vous rencontrez quelque part une maison rustique, blanche, soigneusement au dehors, que sur le seuil un homme hospitalier vous souhaite la bienvenue, vous savez partager de tout son cœur le peu qu'il possède, si la gaieté la plus vive et la plus franche préside à ses loisirs, messieurs, ne cherchez point la France a passé là. (Applaudissements.)

"Si vous trouvez quelque part des hommes chez qui le seul mot de l'honneur fasse bouillir tout leur sang, si, à la seule apparition de ce mot magique ils s'élancent vers le champ de bataille et comptent le danger pour un plaisir, Messieurs ne soyez pas en peine: la France a passé là. (Applaudissements.)

"Si vous trouvez quelque part un groupe d'hommes qui vivent entre eux comme des frères, plus sensibles encore au bien-être qu'à l'injure, aussi enthousiastes de tout ce qui est grand que bons et tendres pour tout ce qui est faible. Messieurs encore une fois: la France a passé là. (Applaudissements.)

"Mais, monsieur le Président, j'ai été trop long, inutilement long. Je pourrais y ajouter à ce grand désir que vous tous messieurs, vous avez, et dont vous faites maintenant une si imposante manifestation, de conserver et de transmettre intact à vos derniers neveux, le dépôt sacré que nous tenons de nos pères: Nos institutions, notre langue et nos lois."

"Les palettes de Tabac à Fumer Amber", s'imposent par leur seul mérite.

En avez-vous essayé? Conservez les raquettes—ils ont de la valeur.

C'est un de ces jours où les larmes tombent. VICTOR

C'est le vingt-quatre juin! c'est l'été qui commence Et verse à flots ses feux à l'étendue immense. Sous nos cieux tout est joie, harmonie et clarté, Partout brille au soleil la splendeur de l'étable. C'est le vingt-quatre juin! c'est l'âme incomparable, C'est la fête du peuple et de la liberté.

C'est la fête du peuple et du jour de la gloire. L'air est plein de parfums et de chants de victoire; Les échos ont partout de doux tressaillements; Partout flottent au vent les couleurs de la France, Et le penseur croit voir, enivré d'espérance, Un nimbe d'or au front de tous nos monuments.

Les villes et les champs rayonnent d'allégresse; Des souffles d'épopée et d'insaisissable ivresse Font battre à l'unisson tous les cœurs canadiens. Mais, malgré la gaieté sans bornes qui le grise, Le peuple, en déployant sa bannière à la brise, Par moments se recueille, et dit:—Je me souviens!

Oui, nous nous souvenons, en chômeant notre fête, A l'heure où nos drapeaux flottent sur chaque falte, A l'heure où tout sourit sous le soleil d'été, Nous nous souvenons tous, sur nos plages prospères, Des immortels travaux accomplis par nos pères Pour la France chrétienne et pour l'humanité.

Ils avaient, ces héros, la dévotion sublime Qui fait narguer la foudre et délier l'abîme. Ils rêvaient d'agrandir le royaume des lis, Et, nés sous le soleil de la vieille Armorique, Voulaient renouveler sur le sol d'Amérique Les glorieux exploits des soldats de Clovis.

Animés d'un espoir que la valeur inspire, Ils rêvaient de fonder sur nos torcs un empire, Et, pour sacrer le sol qu'ombrageaient nos grands bois, Pour le sacrer d'un sceau que nul vainqueur n'efface, Ces fiers Bretons, aussi croyants que pleins d'audace, Brûlaient d'y planter l'arbre immortel de la croix.

Le grand souffle du large en leur large poitrine, Ils se sentaient poussés par une main divine. Un jour, à la Bretagne, ils firent leur adieu, Et, sur des flots que seuls sillonnaient les orages, Ils vinrent apporter à des rives sauvages Le verbe de la Gaule et le verbe de Dieu.

Ce double verbe émut la fauve solitude; Et dès lors commença la lutte la plus rude. Que dut subir jamais un peuple à son berceau, Et, pour la raconter, à cette heure choisie, Il ne faudrait le luth altier de Crémazie. Ou bien la grande voix mâle d'un Papineau.

Nul obstacle ne peut faire pâlir le zèle De ceux qui vont créer une France nouvelle, La croix sur la poitrine et l'épée à la main, Aventuriers sur qui l'ombre des Croisés plane, A travers le grand lac, le grand mont, la savane, Ils veulent à tout prix se frayer un chemin.

Ils luttent hardiment, sans trêve et sans relâche, Ils veulent jusqu'au bout remplir leur noble tâche, Et rien ne les arrête, et rien ne les abat, La barbarie en vain veut leur barrer la voie; Ils marchent vers le but où le ciel les envoie Avec toute l'ardeur du prêtre et du soldat.

Ils pénètrent, émus, la prière à la bouche, Des grands bois ténébreux le mystère farouche; Ils versent la lumière aux incivilisés, Et, plantant le drapeau, fondant la métropole, Des bords du Midi jusqu'aux glaces du pôle Frontent l'étendard aux plis fleurdelisés.

Immortels pionniers de l'immortelle France, Ils marchent appuyés au bras de l'espérance, Et, les yeux vers le ciel, gardant le souvenir Du grain de sève éternel parle l'Évangile, Ils ont, en passant, dans un sillon fertile Le fil miraculeux d'où naîtra l'avenir.

Mais, pendant que ces preux, après à la corvée, Se hâtent d'accomplir l'œuvre qu'ils ont rêvée, Accours sur leurs pas, les enfants d'Albion — Les éternels rivaux des ancêtres sublimes, Brûlent de leur ravir les richesses opimes Qu'enfanterait bientôt le merveilleux sillon.

Sur le pays naissant déchaînant leur colère, Ils tentent d'étouffer le fier aiglon dans l'air, Et, pour en triompher, font mille efforts sans nom. Notre race déploie une ardeur toujours neuve, Et cent ans les échos éplorés du grand fleuve Rediront les clameurs farouches du canon.

Cent ans le sang rougit coteaux, vallons et plaines, Cent ans on vit, au bord de nos ondes secrètes, Le noble acharnement de l'aigle et du lion, Et Monongahéla, Carillon, Sainte-Foye, Sont des noms dont le fétat superbenent flamboie A la voûte d'azur de notre Panthéon.

Mais le nombre devait écraser la vaillance, Et nos remparts croulants subirent l'insolence. Les drapeaux arborés par la main des vainqueurs, Lévis avait en vain montré tous les courages. Et le vieux drapeau blanc disparut de nos plages, Emportant dans ses plis des lambeaux de nos cœurs.

La jeune nation, victime expiatoire Des hontes dont un roi devait soulever l'histoire, Amèrement pleura les lis d'or envolés; Mais il vint une époque où la sainte espérance, Chassée un jour des bords de la nouvelle France, Le tint bercer nos prêtres à demi consoles.

La lutte cependant n'était pas terminée, Elle reprit bientôt, fanatique, acharnée. L'échafaud se dressa sur un sol frémissant, Et, pour le conquérir, d'illustres héros s'élancèrent. Nos pères, révoltés qu'aurait chantés Homère, Répandirent encore le plus pur de leur sang.

Ce sang noble et fécond fit germer nos franchises, Et, grâce à nos martyrs, le doux souffle des brises Aujourd'hui fait flotter au front de chaque tour, Dans un vaste concert de clameurs triomphales, Les drapeaux glorieux de deux races rivales Jurant de se garder un éternel amour.

Désormais la concorde unit comme des frères, Ceux qui, pleins de rancœur, se combattaient naguères. Ils sont liés d'un nœud inextricable et loyal, Et tous les Canadiens, en ce jour mémorable, Ont le même respect pour la feuille d'érable, Aiment d'un même cœur le vieux terroir natal.

Et nous rivalisons dans l'arène choisie Où brille la science et la poésie. Nous sommes des égaux, nul ne peut le nier, Et si nos alliés excellent leurs grands hommes, Nous nous nommons, pour montrer quelle race nous sommes: Cartier, Laval, Dollard, Montcalm, Lévis, Chénier...

Nos pères, par la croix, la charrie et l'épée, Ont été sur nos bords des héros d'épopée. Les rîlets de leur œuvre d'éloquence nous ont, Et, lorsque nous songeons à l'histoire de notre aïeul, Que la France a laissé aux bords du nouveau monde, Le cœur rempli d'orgueil, nous tressaillons d'orgueil.

Nous tressaillons d'orgueil en lisant notre histoire. Notre histoire! Jamais le Temple de Mémoire Les ses fastes n'ont vu briller plus fiers succès; Jamais n'ont réenti sous sa voûte sonore Nous plus grands et plus beaux que les noms dont s'honore, Avec tant de fierté, le Canada français.

Comme des diamants divins ces noms faront naitre Dans le ciel étoilé de la gloire les faisceaux naitre; Et, sans craindre jamais l'éclipse du destin, La constellation grandit, grandit encore, Et, dans son flamboyant à cette double arène, Les jours de Maissonnauve et les jours de Champlain.

Mtawa, juin 1902. W. CHAPMAN.